

Kyloušek, Petr

## Le roman au 18e siècle

In: Kyloušek, Petr. *Classicisme et Âge des lumières : textes choisis*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 152-176

ISBN 978-80-210-7003-5; ISBN 978-80-210-7006-6 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/131028>

Access Date: 27. 03. 2025

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

## Le roman au 18<sup>e</sup> siècle

Genre narratif « libre », capable d'absorber les thèmes les plus divers, mais aussi genre centré sur les destinées individuelles insérées dans le tissu des relations sociales, le roman connaît, au 18<sup>e</sup> siècle, une grande fortune. Son développement renoue avec une tradition déjà constituée, notamment celle du roman antibaroque bourgeois (Sorel, Scarron, Furetière) et celle du roman précieux et classique (Mme de La Fayette, Guilleragues). La narration romanesque, comme il a été déjà souligné plus haut, sert de support à la problématique philosophique (Montesquieu, Voltaire, Diderot, Rousseau), mais l'inverse est vrai aussi: même les auteurs dont les visées sont tout autres que philosophiques ou propagandistes ne restent pas souvent étrangers à une intentionnalité engagée – moralisante, satirique ou critique. Cette tendance s'affirme dès les premiers grands romans de l'âge des lumières, ceux d'Alain-René Lesage. En fonction de leurs orientations et modalités on peut distinguer le **roman de mœurs**, le **roman sentimental**, le **roman libertin**, le **roman philosophique**. Cependant les sous-genres se combinent souvent, pour le grand bonheur de la littérature.

### Alain-René Lesage

(8. 5. 1668 Sarzeau – 17. 11. 1747 Boulogne-sur-Mer)

Lesage prosateur a trouvé son inspiration dans l'esprit et la forme du roman picaresque espagnol où le protagoniste, un marginal, traverse divers milieux sociaux au cours d'épisodes successifs, librement reliés. L'aventure individuelle se double d'une traversée critique, voire satirique, des conditions sociales. La voie s'ouvre au **roman de mœurs**. Inspirés par la littérature espagnole, les romans de Lesage sont campés dans une Espagne derrière laquelle transparait cependant la France de l'époque. Si le *Diable boiteux* (1707) reprend le récit de Luiz Vélez de Guevara, les 12 volumes de l'*Histoire de Gil Blas de Santillane* (1715–1735) témoignent déjà d'une plus grande indépendance vis-à-vis des modèles littéraires. La thématique espagnole est présente dans d'autres romans – *Histoire de Guzman d'Alfarache* (1732), *Le Bachelier de Salamanque* (1734) et *Estevanille de Gonzalez* (1737), même si, chez Lesage, l'ancrage français n'est pas exclu comme l'attestent *Les Aventures de Robert Chevalier dit de Beauchêne* (1732).

### Histoire de Gil Blas de Santillane (1717–1735)

Le cadre espagnol de ce roman picaresque est en partie trompeur, car son thème se situe dans le prolongement du regard critique et satirique de la comédie *Turcaret*. Gil Blas raconte, à la première personne, sa vie: né dans la misère, il est éduqué par son oncle chanoine. À 17 ans il se rend à Salamanque pour études. Mais le hasard lui donne pour compagnons des voleurs de grand chemin, il connaît des déboires, fait l'expérience des cours de justice, devient valet..., entre en contact, comme témoin, avec différentes couches de la société.

Lorsque l'omelette qu'on me faisait fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avais pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme

qui l'avait arrêté dans la rue. Ce cavalier portait une longue rapière, et pouvait bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé. « Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviedo et le flambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci? Vous ne savez pas ce que vous possédez. Vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde. » Puis, se tournant de mon côté, et me jetant les bras au cou: « Excusez mes transports, ajouta-t-il; je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause. »

Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il me tenait si serré que je n'avais pas la respiration libre, et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis: « Seigneur cavalier, je ne croyais pas mon nom connu à Peñaflor. – Comment connu? reprit-il sur le même ton. Nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez ici pour un prodige; et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses sages. » Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore essayer, au hasard d'avoir le sort d'Antée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurais pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles; j'aurais bien connu, à ses flatteries outrées, que c'était un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. « Ah! très volontiers, s'écria-t-il; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne fortune le plus longtemps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il; je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance. »

En parlant ainsi mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il semblait n'avoir mangé de trois jours. À l'air complaisant dont il s'y prenait, je vis bien qu'elle serait bientôt expédiée, J'en ordonnai une autre, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevait de manger la première. Il y procédait pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvait moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges: ce qui me rendait fort content de ma petite personne. Il buvait aussi fort souvent; tantôt c'était à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvait assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps, il versait du vin dans mon verre, et m'excitait à lui faire raison. Je ne répondis point mal aux santés qu'il me portait: ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avait pas de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuero, qui, selon toutes

les apparences, s'entendait avec le parasite, me répondit: « J'ai une truite excellente; mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront: c'est un morceau trop friand pour vous. – Qu'appellez-vous trop friand, dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé; vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince. »

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentais offensé, et je dis fièrement à Corcuélo: « Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste. » L'hôte, qui ne demandait pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paraître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire qu'il donna sur le poisson comme il avait donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avait jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son soûl, il voulut finir la comédie. « Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connaîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point sur leur parole la huitième merveille du monde. » En achevant ces mots, il me rit au nez et s'en alla.

## Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux

(4. 2. 1688 Paris – 12. 2. 1763 Paris)

La structure du roman picaresque est utilisée aussi par Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux, connu surtout comme dramaturge (voir ci-dessus). La tradition romanesque précieuse qu'il parodie avec *Pharsamon ou les Folies amoureuses* (composé en 1712, publié en 1737) se reflète néanmoins dans l'intérêt qu'il accorde à l'analyse psychologique dans deux romans de mœurs importants: *La Vie de Marianne* (1731–1741) et *Le Paysan parvenu* (1735–1736). En effet, les aventures sociales des personnages importent moins que leur évolution psychologique et le difficile compromis entre l'apprentissage social et la fidélité à soi-même. L'émotion annonce la nouvelle sensibilité qui apparaît dans les romans de l'abbé Prévost.

### La Vie de Marianne (1731–1742)

La publication des onze volumes de ce roman inachevé s'échelonne de 1731 à 1742. La continuation a été tentée par Marie-Jeanne Riccoboni (voir plus loin). Marianne, élevée par le curé du village, se retrouve à Paris. Logée chez une lingère, Mme Dutour, elle est convoitée par M. de Climal qui tente de la séduire, alors qu'une amitié qui pourrait aussi être l'amour la lie au neveu de M. de Climal, le jeune Valville. D'intrigues en calomnies, de relations en diverses liaisons avec différents personnages, Marianne fait carrière dans la société malgré ses origines obscures qui laissent toutefois entrevoir une possible ascendance aristocratique.

J'étais si rêveuse, que je n'entendis pas le bruit d'un carrosse qui venait derrière moi, et qui allait me renverser, et dont le cocher s'enrouait à me crier: Gare!

Son dernier cri me tira de ma rêverie; mais le danger où je me vis m'étourdit si fort, que je tombai en voulant fuir, et me blessai le pied en tombant.

Les chevaux n'avaient plus qu'un pas à faire pour marcher sur moi: cela alarma tout le monde; on se mit à crier; mais celui qui cria le plus fort fut le maître de cet équipage, qui en sortit aussitôt, et qui vint à moi: j'étais encore à terre, d'où malgré mes efforts je n'avais pu me relever.

On me releva pourtant, ou plutôt on m'enleva, car on vit bien qu'il m'était impossible de me soutenir. Mais jugez de mon étonnement, quand, parmi ceux qui s'empressaient à me secourir, je reconnus le jeune homme que j'avais laissé à l'église! C'était lui à qui appartenait le carrosse, sa maison n'était qu'à deux pas plus loin; et ce fut où il voulut qu'on me transportât.

Je ne vous dis point avec quel air d'inquiétude il s'y prit, ni combien il parut touché de mon accident. À travers le chagrin qu'il en marqua, je démêlai pourtant que le sort ne l'avait pas tant désobligé en m'arrêtant. « Prenez bien garde à Mademoiselle, disait-il à ceux qui me tenaient; portez-la doucement, ne vous pressez point »; car dans ce moment ce ne fut point à moi qu'il parla. Il me sembla qu'il s'en abstenait à cause de mon état et des circonstances, et qu'il ne se permettait d'être tendre que dans ses soins.

De mon côté, je parlai aux autres, et ne lui dis rien non plus: je n'osais même le regarder, ce qui faisait que j'en mourais d'envie: aussi le regardai-je, toujours en n'osant, et je ne sais ce que mes yeux lui dirent; mais les siens me firent une réponse si tendre qu'il fallait que les miens l'eussent méritée. Cela me fit rougir, et me remua le cœur à un point qu'à peine m'aperçus-je de ce que je devenais.

Je n'ai de ma vie été si agitée. Je ne saurais vous définir ce que je sentais.

C'était un mélange de trouble, de plaisir et de peur; ou, de peur, car une jeune fille qui est là-dessus à son apprentissage ne sait point où tout cela la mène: ce sont des mouvements inconnus qui l'enveloppent, qui disposent d'elle, qu'elle ne possède point, qui la possèdent; et la nouveauté de cet état l'alarme. Il est vrai qu'elle y trouve du plaisir; mais c'est un plaisir fait comme un danger, sa pudeur même en est effrayée; il y a quelque chose qui la menace, qui l'étourdit, et qui prend déjà sur elle.

On se demanderait volontiers dans ces instants-là: Que vais-je devenir? Car, en vérité, l'amour ne nous trompe point: dès qu'il se montre, il nous dit ce qu'il est, et de quoi il sera question: l'âme, avec lui, sent la présence d'un maître qui la flatte, mais avec une autorité déclarée qui ne la consulte pas, et qui lui laisse hardiment les soupçons de son esclavage futur.

Voilà ce qui m'a semblé de l'état où j'étais, et je pense aussi que c'est l'histoire de toutes les jeunes personnes de mon âge en pareil cas.

Enfin on me porta chez Valville, c'était le nom du jeune homme en question, qui fit ouvrir une salle où l'on me mit sur un lit de repos.

J'avais besoin de secours, je sentais beaucoup de douleur à mon pied, et Valville envoya sur-le-champ chercher un chirurgien, qui ne tarda pas à venir. Je passe quelques petites excuses que je lui fis dans l'intervalle sur l'embarras que je lui causais; excuses communes que tout le monde sait faire, et auxquelles il répondit à la manière ordinaire.

Ce qu'il y eut pourtant de particulier entre nous deux, c'est que je lui parlai de l'air d'une personne qui sent qu'il y a bien autre chose sur le tapis que des excuses; et qu'il me répondit d'un ton qui me préparaît à voir entamer la matière.

Nos regards même l'entamaient déjà; il n'en jetait pas un sur moi qui ne signifîât: *Je vous aime*; et moi, je ne savais que faire des miens, parce qu'ils lui en auraient dit autant.

Nous en étions, lui et moi, à ce muet entretien de nos cœurs, quand nous vîmes entrer le chirurgien, qui, sur le récit que lui fit Valville de mon accident, débuta par dire qu'il fallait voir mon pied.

À cette proposition, je rougis d'abord par un sentiment de pudeur; et puis, en rougissant, pourtant je songeai que j'avais le plus joli petit pied du monde, que Valville allait le voir, que ce ne serait point ma faute, puisque la nécessité voulait que je le montrasse devant lui; et qui était une bonne fortune pour moi, bonne fortune honnête et faite à souhait: car on croyait qu'elle me faisait de la peine; on tâchait de m'y résoudre, et j'allais en avoir le profit immodeste, en conservant tout le mérite de la modestie, puisqu'il me venait d'une aventure dont j'étais innocente: c'était ma chute qui avait tort.

Combien dans le monde y a-t-il d'honnêtes gens qui me ressemblent, et qui, pour pouvoir garder une chose qu'ils aiment, ne fondent pas mieux leur droit d'en jouir que je faisais le mien dans cette occasion-là!

On croit souvent avoir la conscience délicate, non pas à cause des sacrifices qu'on lui fait, mais à cause de la peine qu'on prend avec elle pour s'exempter de lui en faire.

Ce que je dis là peint surtout beaucoup de bigots qui voudraient bien gagner le ciel, sans rien perdre à la terre, et qui croient avoir de la pitié, moyennant les cérémonies pieuses qu'ils font toujours avec eux-mêmes, et dont ils bercent leur conscience. Mais n'admirez-vous pas, au reste, cette morale que mon pied amène?

Je fis quelque difficulté de le montrer, et je ne voulais ôter que le soulier; mais ce n'était pas assez. « Il faut absolument que je voie le mal, disait le chirurgien, qui y allait tout uniment; je ne saurais rien dire sans cela »; et là-dessus une femme de charge, que Valville avait chez lui, fut sur-le-champ appelée pour me déchausser; ce qu'elle fit pendant que Valville et le chirurgien se retirèrent un peu à l'écart.

Quand mon pied fut en état, voilà le chirurgien qui l'examine et qui le tâte. Le bonhomme, pour mieux juger du mal, se baissait beaucoup, parce qu'il était vieux; et Valville, en conformité de geste, prenait sensiblement la même attitude, et se baissait beaucoup aussi, parce qu'il était jeune; car il ne connaissait rien à mon mal, mais il se connaissait à mon pied, et m'en paraissait aussi content que je l'avais espéré.

Pour moi, je ne disais mot et ne donnais aucun signe des observations clandestines que je faisais sur lui; il n'aurait pas été modeste de paraître soupçonner l'attrait qui l'attirait: et d'ailleurs j'aurais tout gâté si je lui avais laissé apercevoir que je comprenais ces petites façons: cela m'aurait obligée moi-même d'en faire davantage, et peut-être aurait-il rougi des siennes; car le cœur est bizarre: il y a des moments où il est confus et choqué d'être pris sur le fait quand il se cache; cela l'humilie: et ce que je dis là, je le sentais par instinct.

## Antoine-François Prévost d'Exiles

(1. 4. 1697 Hesdin – 25. 11. 1763 Croix-de-Courteuil)

Sa vie prêterait à une transposition romanesque. Après ses études au collège des jésuites à Hesdin et à Paris, il se fait enrôler dans l'armée (1712) qu'il quitte pour le noviciat chez les jésuites, puis chez les bénédictins. Ordonné prêtre en 1726, il quitte le couvent, s'enfuit en Angleterre et en Hollande, d'où il ne peut revenir à Paris qu'en 1734. Aumônier du prince de Conti, il fréquente les salons parisiens, connaît de nombreuses aventures passionnelles dont une, pour « Lenki » Eckhart, le réduit à la misère. Assagi, à partir de 1742, et pourvu d'un bénéfice ecclésiastique (1743) il rédige l'histoire des Condé et médite sur des ouvrages d'apologétique.

L'intense activité littéraire (112 volumes) est pour Prévost une nécessité existentielle. Journaliste, il publie le journal *Le Pour et le Contre* (1733–1740). Il traduit de l'anglais, en particulier les romans de Richardson: *Paméla* (1742), *Clarisse Harlow* (1751), *Grandisson* (1755). Il est l'auteur de plusieurs romans: *Histoire de Monsieur Cleveland, fils naturel de Cromwell* (1731–1739), *Le Doyen de Killerine* (1735, 1739), *Histoire de Marguerite d'Anjou* (1740). *Histoire d'une Grecque moderne* (1740), *Voyages de Robert Lade* (1744). En 1728 il commence à publier les *Mémoires et aventures d'un homme de qualité* dont l'*Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* (1731) est le dernier volume.

### L'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut (1731)

Ce roman de mœurs est aussi une transposition des déboires intimes de l'écrivain. La peinture de la passion sous forme d'une quête douloureuse et ravageuse du bonheur conjugue la nouvelle sensibilité avec l'analyse psychologique de la meilleure veine classique. Le pessimisme de Prévost débouche sur la constatation de l'incompatibilité du bonheur avec la nature sensible de l'homme. Abandonné par Manon pour un amant riche, Des Grieux entre au séminaire pour devenir prêtre. C'est là que, deux ans plus tard, Manon vient le chercher.

Il était six heures du soir. On vint m'avertir, un moment après mon retour, qu'une dame demandait à me voir. J'allai au parloir sur-le-champ. Dieux! quelle apparition surprenante! j'y trouvai Manon. C'était elle, mais plus aimable et plus brillante que je ne l'avais jamais vue. Elle était dans sa dix-huitième année. Ses charmes surpassaient tout ce qu'on peut décrire. C'était un air si fin, si doux; si engageant! l'air de l'Amour même. Toute sa figure me parut un enchantement.

Je demeurai interdit à sa vue, et, ne pouvant conjecturer quel était le dessein de cette visite, j'attendais, les yeux baissés et avec tremblement, qu'elle s'expliquât. Son embarras fut, pendant quelque temps, égal au mien, mais voyant que mon silence continuait, elle mit la main devant ses yeux, pour cacher quelques larmes. Elle me dit, d'un ton timide, qu'elle confessait que son infidélité méritait ma haine; mais que, s'il était vrai que j'eusse jamais eu quelque tendresse pour elle, il y avait eu, aussi, bien de la dureté à laisser passer deux ans sans prendre soin de m'informer de son sort, et qu'il y en avait beaucoup encore à la voir dans l'état où elle était en ma présence, sans lui dire une parole. Le désordre de mon âme, en l'écoutant, ne saurait être exprimé.

Elle s'assit. Je demeurai debout, le corps à demi tourné, n'osant l'envisager directement. Je commençai plusieurs fois une réponse, que je n'eus pas la force d'achever. Enfin, je fis un effort pour m'écrier douloureusement: « Perfide Manon! Ah! perfide! perfide! elle me répéta, en pleurant à chaudes larmes, qu'elle ne prétendait point justifier sa perfidie. Que prétendez-vous donc? M'écriai-je encore. – Je prétends mourir, répondit-elle, si vous ne me rendez votre cœur, sans lequel il est impossible que je vive. – Demande donc ma vie, infidèle! repris-je en versant moi-même des pleurs, que je m'efforçai en vain de retenir. Demande ma vie, qui est l'unique chose qui me reste à te sacrifier; car mon cœur n'a jamais cessé d'être à toi. » À peine eus-je achevé ces derniers mots, qu'elle se leva avec transport pour venir m'embrasser. Elle m'accabla de mille caresses passionnées. Elle m'appela par tous les noms que l'amour invente pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondais encore qu'avec langueur. Quel passage, en effet, de la situation tranquille où j'avais été aux mouvements tumultueux que je sentais renaître! J'en étais épouvanté. Je frémissais, comme il arrive lorsqu'on se trouve la nuit dans une campagne écartée: on se croit transporté dans un nouvel ordre des choses; on y est saisi d'une horreur secrète, dont on ne se remet qu'après avoir considéré longtemps tous les environs.

Nous nous assîmes l'un près de l'autre. Je pris ses mains dans les miennes. « Ah! Manon, lui dis-je en la regardant d'un œil triste, je ne m'étais pas attendu à la noire trahison dont vous avez payé mon amour. Il vous était bien facile de tromper un cœur dont vous étiez la souveraine absolue, et qui mettait toute sa félicité à vous plaire et à vous obéir. Dites-moi maintenant si vous en avez trouvé d'aussi tendres et d'aussi soumis. Non, non, la Nature n'en fait guère de la même trempe que le mien. Dites-moi, du moins, si vous l'avez quelquefois regretté. Quel fond dois-je faire sur ce retour de bonté qui vous ramène aujourd'hui pour le consoler? Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais; mais, au nom de toutes les peines que j'ai souffertes pour vous, belle Manon, dites-moi si vous serez plus fidèle. »

Elle me répondit des choses si touchantes sur son repentir, et elle s'engagea à la fidélité par tant de protestations et de serments, qu'elle m'attendrit à un degré inexprimable. « Chère Manon! lui dis-je, avec un mélange profane d'expressions amoureuses et théologiques, tu es trop adorable pour une créature. Je me sens le cœur emporté par une délectation victorieuse. Tout ce qu'on dit de la liberté à Saint-Sulpice est une chimère. Je

vais perdre ma fortune et ma réputation pour toi, je le prévois bien; je lis ma destinée dans tes beaux yeux; mais de quelles pertes ne serai-je pas consolé par ton amour! Les faveurs de la fortune ne me touchent point; la gloire me paraît une fumée; tous mes projets de vie ecclésiastique étaient de folles imaginations; enfin tous les biens différents de ceux que j'espère avec toi sont des biens méprisables, puisqu'ils ne sauraient tenir un moment dans mon cœur, contre un seul de tes regards. »

En lui promettant néanmoins un oubli général de ses fautes, je voulus être informé de quelle manière elle s'était laissé séduire par B. Elle m'apprit que, l'ayant vue à sa fenêtre, il était devenu passionné pour elle; qu'il avait fait sa déclaration en fermier général, c'est-à-dire en lui marquant dans une lettre que le paiement serait proportionné aux faveurs; qu'elle avait capitulé d'abord, mais sans autre dessein que de tirer de lui quelque somme considérable qui pût servir à nous faire vivre commodément. (...)

Enfin, elle me dit qu'elle était venue droit au séminaire, avec la résolution d'y mourir si elle ne me trouvait pas disposé à lui pardonner.

Où trouver un barbare qu'un repentir si vif et si tendre n'eût pas touché? Pour moi, je sentis, dans ce moment, que j'aurais sacrifié pour Manon tous les évêchés du monde chrétien. Je lui demandai quel nouvel ordre elle jugeait à propos de mettre dans nos affaires. Elle me dit qu'il fallait sur-le-champ sortir du séminaire et remettre à nous arranger dans un lieu plus sûr. Je consentis à toutes ses volontés sans réplique. Elle entra dans son carrosse, pour aller m'attendre au coin de la rue. Je m'échappai un moment après, sans être aperçu du portier.

## Claudine Alexandrine Guérin, Mme de Tencin

(27. 4. 1682 Grenoble – 4. 12.1749 Paris)

Sous sa nouvelle forme, le roman de mœurs évolue vers le **roman sentimental** où s'illustrent, entre autres, plusieurs femmes-écrivains. Mme de Tencin est avant tout une femme du pouvoir qu'elle exerce soit par l'intermédiaire de ses amis et amants (le Régent et son ministre le cardinal Dubois), soit par l'attrait intellectuel de son salon littéraire et philosophique fréquenté par Fontenelle et Marivaux. Ses romans thématisent l'infériorité de la condition féminine: la femme, empêchée par la société (pères et maris tyranniques, devoirs imposés à la femme), n'a pas la maîtrise de son amour: *Mémoires du comte de Comminge* (1735), *Le Siège de Calais* (1739), *Les Malheurs de l'amour* (1747).

### Mémoires du comte de Comminge (1735)

Le jeune comte de Comminge et Adélaïde de Lussan, cousins issus de deux frères ennemis, s'aiment d'un amour impossible. Les pères veulent empêcher leur amour: Adélaïde se voit forcée au mariage avec M. de Benavides, alors que le comte de Comminge est enfermé par son père dans une tour. La rencontre ultérieure des deux amants est interrompue par l'arrivée inopinée de M. de Benavides qui sera blessé et laissé pour mort, suite à l'altercation. Pour expier le crime présumé le comte se fait moine. C'est là qu'Adélaïde le rejoint, sous déguisement, sans se faire

reconnaître. Le roman connut un succès fulgurant, il fut réédité l'année même et une cinquantaine fois encore durant le 19<sup>e</sup> siècle. C'est un des précurseurs du roman gothique.

J'aimais et j'étais aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne: la haine de nos pères mit obstacle à notre mariage. Je fus même obligée, pour l'intérêt de mon amant, d'en épouser un autre. Je cherchai jusque dans le choix de mon mari à lui donner des preuves de mon fol amour: celui qui ne pouvait lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté dans des vues si criminelles ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari et mon amant se blessèrent à mes yeux; le chagrin que j'en conçus me rendit malade; je n'étais pas encore rétablie que mon mari m'enferma dans une tour de sa maison, et me fit passer pour morte; je fus deux ans en ce lieu, sans autre consolation que celle que tâchait de me donner celui qui était chargé de m'apporter ma nourriture; mon mari, non content des maux qu'il me faisait souffrir, avait encore la cruauté d'insulter à ma misère. Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égarements: bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurais que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté; le même domestique, seul instruit de ma destinée, vint m'ouvrir ma prison et m'apprit que j'avais passé pour morte dès l'instant qu'on m'avait enfermée. La crainte des discours, que mon aventure ferait tenir de moi, me fit penser à la retraite; et pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne savait aucune nouvelle de la seule personne qui pût me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme pour sortir avec plus de facilité du château; le couvent que j'avais choisi et où j'avais été élevée n'était qu'à quelques lieues d'ici: j'étais en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette église: à peine y étais-je que je distinguai, parmi ceux qui chantaient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur; je crus être séduite par la force de mon imagination; je m'approchai et, malgré le changement que le temps et les austérités avaient apporté sur son visage, je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermait ce que j'aimais et, pour ne plus m'en séparer, je me présentai à vous, mon père; vous fûtes trompé par l'empressement que je montrais pour être admise dans votre maison; vous m'y reçûtes. (...)

Il y a deux mois que, pour obéir à la règle du saint fondateur qui a voulu, par l'idée continuelle de la mort, sanctifier la vie de ses religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivais, comme à l'ordinaire, celui à qui j'étais liée par des chaînes si honteuses: la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusait, me pénétrèrent d'une affliction si vive, qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvaient me trahir; il me semblait, depuis ce moment, que j'allais le perdre; cette idée ne m'abandonnait plus; mon attachement en prit encore de nouvelles forces; je le suivais partout; et si j'étais quelques heures sans le voir, je croyais que je ne le verrais plus.

Voici le moment heureux que Dieu avait préparé pour m'attirer à lui; nous allions dans la forêt pour couper du bois à l'usage de la maison, quand j'aperçus que mon compagnon m'avait quittée; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque chose qu'il avait tiré de son sein. Sa rêverie était si profonde que j'allai à lui et que j'eus le temps de considérer ce qu'il tenait sans qu'il m'aperçût. Quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait! Je vis alors que, bien loin de jouir de ce repos que j'avais tant craint de troubler, il était comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle. (...) Si le compagnon de mes égarements gémit encore sous le poids du péché, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il considère ce qu'il a follement aimé, qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, et où il touchera bientôt; à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice! Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche; j'implore le secours des prières de ces saints religieux; je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné; et je me reconnais indigne de partager leur sépulture.

## Françoise d'Happoncourt, Mme de Graffigny

(11. 2. 1695 Nancy – 12. 12. 1758 Paris)

Elle comptait parmi ses amis Prévost, Rousseau, Marivaux, Crébillon et Malherbes. Elle s'attache à peindre la femme comme un être naturel, doué pour la sincérité et le bonheur, mais victime de la société masculine. C'est bien le cas de son roman épistolaire *Lettres d'une Péruvienne* (1747) aussi bien que de ses comédies *Cénie* (1750) et *La Fille d'Aristide* (1759).

### Lettres d'une Péruvienne (1747)

Comme dans *Les Lettres Persanes* de Montesquieu, un regard qui vient de l'extérieur éclaire les défauts de la société française. Zilia, une Jeune Péruvienne, est emmenée de force en France qu'elle observe dans ses lettres adressée à son frère Aza. Le roman fut un grand succès de librairie: quarante-deux rééditions en cinquante ans, traductions en cinq langues.

Je ne sais quelles sont les suites de l'éducation qu'un père donne à son fils: je ne m'en suis pas informée. Mais je sais que du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une maison religieuse, pour leur apprendre à vivre dans le monde; que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on ferait peut-être un crime d'en avoir, et qui sont incapables de leur former le cœur qu'elles ne connaissent pas.

Les principes de la religion, si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement et par mémoire. Les devoirs à l'égard de la divinité ne sont pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent dans de petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde, et si l'on en conserve encore quelques

usages, à la manière dont on s'en acquitte, on croirait volontiers que ce n'est qu'une espèce de politesse que l'on rend par habitude à la divinité.

D'ailleurs rien ne remplace les premiers fondements d'une éducation mal dirigée. On ne connaît presque point en France le respect pour soi-même, dont on prend tant de soin de remplir le cœur de nos jeunes vierges. Ce sentiment généreux qui nous rend le juge le plus sévère de nos actions et de nos pensées, qui devient un principe sûr quand il est bien senti, n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur âme, on serait tenté de croire que les Français sont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en refusent une.

Régler les mouvements du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles que les parents se glorifient de les avoir bien élevées. (...)

Quand tu sauras qu'ici l'autorité est entièrement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui, par une lâche indifférence, laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés; mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui, par l'exemple d'une conduite vicieuse et indécente, entraînent leurs femmes dans le dérèglement, ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet, mon cher Aza, comment ne seraient-elles pas révoltées contre l'injustice des lois qui tolèrent l'impunité des hommes, poussée au même excès que leur autorité? Un mari, sans craindre aucune punition, peut avoir pour sa femme les manières les plus rebutantes, il peut dissiper en prodigalités, aussi criminelles qu'excessives, non seulement son bien, celui des enfants, mais même celui de la victime qu'il fait gémir presque dans l'indigence, par une avarice pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légère infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggère. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, et que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties.

Je pense et je sens que ce serait les honorer beaucoup de les croire capables de conserver de l'amour pour leur mari, malgré l'indifférence et les dégoûts dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris?

*Lettre XXXIV*

## Marie-Jeanne Riccoboni

(25. 10. 1713 Paris – 7. 12. 1792 Paris)

Femme d'un comédien italien et comédienne elle-même, elle souscrit à la mode du roman sentimental avec *Les Lettres de Mistriss Fanni Butlerd* (1757). Mme Riccoboni a entrepris également la continuation de *La Vie de Marianne* de Marivaux en dénonçant, notamment, la duplicité des sentiments masculins.

## Lettres de Mistriss Fanni Butlerd (1757)

Le moi sur lequel vous comptez n'est pas toujours le plus fort. J'ai, comme Sosie, un autre moi difficile à réduire et qui l'emporte souvent sur tout ce que je lui oppose. Ce méchant moi ne m'a pas laissée tranquille un instant, depuis que j'ai quitté Londres; il m'a fait pleurer, vous quereller, pardonner, me fâcher, rester ici pour vous chagriner, m'ennuyer, me priver du seul plaisir où mon cœur puisse être sensible. Je voulais partir ce matin, mais mylord Clarendon a changé ma résolution. Il vint hier souper ici, on vous nomma; il nous dit qu'il vous avait laissé chez la duchesse de Rutland, que vous y étiez seul. Ô quel mouvement ce discours éleva dans mon âme! Quoi! seul chez cette femme qui vous cherche, qui vous fuit avec affectation! Il me fut impossible de souper. Je me plains de la migraine, je cours m'enfermer. Je relis ce billet si tendre, où vous vous soumettez à toutes mes volontés, où vous me conjurez de revenir, avec un empressement si flatteur: je n'y trouve que de la fausseté, des mensonges, le désir de me tromper. Une heure sonne, je vous vois seul avec la duchesse. Cette image ne peut s'effacer; je vous écris des duretés; puis je ne saurais écrire. Pan! la lettre chiffonnée, déchirée, la plume à terre, la table repoussée. Je me couche, tout l'enfer est dans mon lit. Je ne peux dormir, je ne saurais lire; l'anglais, le français, l'espagnol, tout m'est odieux. Je me lève brusquement, je vais, je viens dans ma chambre: je me fais honte de mon peu de raison. Le jour luit, et ses premiers rayons me font apercevoir mon accablement. Je retourne dans mon lit: l'extrême lassitude m'assoupit. Réveillée à dix heures, je vous écris à onze une plate et courte élégie dans la prose la plus commune: j'admire ce chef-d'œuvre. Je plie le papier tout de travers; je mets la cire sur mes doigts, et le cachet à côté de la lettre, puis je sonne, et puis je ne veux rien. Je déchire la belle lettre, on m'apporte la vôtre, je la prends, et je me fâche de ce que vous me dites, avant de l'avoir ouverte, sans savoir ce qu'elle contient. Après... après je ne fais ce que je veux. Je suis malheureuse en vérité. Mon état est bizarre, ridicule. Une âme tendre est la source de toutes les peines d'une femme; la sensibilité est en elle un poison actif, que les soins d'un homme qui veut plaire font fermenter pour détruire son bonheur, égarer sa raison, et répandre l'amertume sur tous ses sentiments. J'ai envie de m'établir ici; je hais Londres, ses habitants, l'univers, vous, moi, l'amour, et toutes les folies qu'il inspire. Aimez-moi, ne m'aimez pas; restez, partez, qu'importe? Ô ma paisible indifférence, qu'êtes-vous devenue! Laissez-moi, mylord, laissez-moi...

\*\*\*\*\*

La nouvelle sensibilité s'affirme grâce au succès de *La Nouvelle Héloïse* (1761) de **Jean-Jacques Rousseau** (voir ci-dessus). Le roman sentimental profitera, en l'intégrant, de la découverte préromantique de la nature et de l'exotisme comme dans le cas de **Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre** (1737 Le Havre – Éragny-sur-Oise 1814), auteur de *Paul et Virginie* (1788). Mais le roman sentimental et le roman de mœurs évoluent aussi,

dans l'ambiance du goût hédonique du rococo, vers le **roman libertin** qui comporte parfois de fortes connotations érotiques. L'analyse morale et l'analyse psychologique soutiennent l'histoire du désir de domination des individus qui, par leur intelligence réussissent à manipuler les autres. Parmi les meilleurs auteurs du genre il faut citer **Claude-Prosper Jolyot de Crébillon**, dit **Crébillon fils** (1707 Paris – 1777 Paris), dont *Les Égarements du cœur et de l'esprit ou Mémoires de M. de Meilcourt* (1736–1738) sont parfois comparés à *Manon Lescaut* de Prévost, alors que *Le Sopha, conte moral* (1745) est rapproché des *Bijoux indiscrets* de Diderot. L'esprit licencieux, quoique sur un fond moralisateur, caractérise aussi les *Lettres de la marquise de M... au comte de R...* (1732) et *L'Écumeiro ou Tanzaï et Néaderné* (1734).

Le ton léger du libertinage mondain, doublé d'un pessimisme désabusé, sous-tend les proses de l'historiographe du roi **Charles Pinot Duclos** (1704 Dinan – 1772 Paris) *Histoire de Madame Luz* (1741) et *Les Confessions du comte...* (1742).

## Pierre Ambroise Choderlos de Laclos

(18. 10. 1741 Amiens – 5. 9. 1803 Tarente)

Le roman libertin dont l'essor se situe dans les années 1740 et 1750 influencera une des œuvres majeures du 18<sup>e</sup> siècle, *Les Liaisons dangereuses* (1782). La protagoniste, Mme de Merteuil, est une lectrice des romans licencieux de Crébillon fils, à l'image de Choderlos de Laclos qui fut aussi l'auteur des récits érotiques en vers *La Procession* et *Le Bon choix*. *Les Liaisons dangereuses* condensent, sous forme épistolaire, le roman de mœurs, la finesse psychologique et la liberté d'analyse du roman libertin. Toujours est-il que le libertinage laclosien s'accorde à l'esprit du siècle par son cartésianisme appliqué, comme le montre la comparaison de plusieurs citations.

### Lettre IV

#### Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil

à Paris

Vos ordres sont charmants; votre façon de les donner est plus aimable encore; vous feriez chérir le despotisme. Ce n'est pas la première fois, comme vous savez, que je regrette de ne plus être votre esclave; et tout *monstre* que vous dites que je suis, je ne me rappelle jamais sans plaisir le temps où vous m'honoriez de noms plus doux. Souvent même je désire les mériter de nouveau, et de finir par donner, avec vous, un exemple de constance au monde. Mais de plus grands intérêts nous appellent; conquérir est notre destin; il faut le suivre: peut-être au bout de la carrière nous rencontrerons-nous encore; car, soit dit sans vous fâcher, ma très belle marquise, vous me suivez au moins d'un pas égal; et depuis que, nous séparant, pour le bonheur du monde, nous prêchons la foi chacun de notre côté, il me semble que dans cette mission d'amour, vous avez fait plus de prosélytes que moi. Je connais votre zèle, votre ardente ferveur; et si ce Dieu-là nous

jugeait sur nos œuvres, vous seriez un jour la patronne de quelque grande ville, tandis que votre ami serait au plus un saint de village. Ce langage vous étonne, n'est-il pas vrai? Mais depuis huit jours, je n'en entends, je n'en parle pas d'autre; et c'est pour m'y perfectionner, que je me vois forcé de vous désobéir.

Ne vous fâchez pas et écoutez-moi. Dépositaire de tous les secrets de mon cœur, je vais vous confier le plus grand projet que j'aie jamais formé. Que me proposez-vous? de séduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connaît rien; qui, pour ainsi dire, me serait livrée sans défense; qu'un premier hommage ne manquera pas d'enivrer, et que la curiosité mènera peut-être plus vite que l'amour. Vingt autres peuvent y réussir comme moi. Il n'en est pas ainsi de l'entreprise qui m'occupe; son succès m'assure autant de gloire que de plaisir. L'amour qui prépare ma couronne hésite lui-même entre le myrte et le laurier, ou plutôt il les réunira pour honorer mon triomphe. Vous-même, ma belle amie, vous serez saisie d'un saint respect, et vous direz avec enthousiasme: « Voilà l'homme selon mon cœur. »

Vous connaissez la présidente de Tourvel, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères. Voilà ce que j'attaque; voilà l'ennemi digne de moi; voilà le but où je prétends atteindre.

Vous saurez donc que le président est en Bourgogne, à la suite d'un grand procès (j'espère lui en faire perdre un plus important). Son inconsolable moitié doit passer ici tout le temps de cet affligeant veuvage. Une messe chaque jour, quelques visites aux pauvres du canton, des prières du matin et du soir, des promenades solitaires, de pieux entretiens avec ma vieille tante, et quelquefois un triste wisk, devaient être ses seules distractions. Je lui en prépare de plus efficaces. Mon bon ange m'a conduit ici, pour son bonheur et pour le mien. Insensé! je regrettais vingt-quatre heures que je sacrifiais à des égards d'usage. Combien on me punirait, en me forçant de retourner à Paris! Heureusement il faut être quatre pour jouer au wisk; et comme il n'y a ici que le curé du lieu, mon éternelle tante m'a beaucoup pressé de lui sacrifier quelques jours. Vous devinez que j'ai consenti. Vous n' imaginez pas combien elle me cajole depuis ce moment, combien surtout elle est édifiée de me voir régulièrement à ses prières et à sa messe. Elle ne se doute pas de la divinité que j'y adore.

Me voilà donc, depuis quatre jours, livré à une passion forte. Vous savez si je désire vivement, si je dévore les obstacles: mais ce que vous ignorez, c'est combien la solitude ajoute à l'ardeur du désir. Je n'ai plus qu'une idée; j'y pense le jour, et j'y rêve la nuit. J'ai bien besoin d'avoir cette femme, pour me sauver du ridicule d'en être amoureux: car où ne mène pas un désir contrarié? Ô délicieuse jouissance! Je t'implore pour mon bonheur et surtout pour mon repos. Que nous sommes heureux que les femmes se défendent si mal! nous ne serions auprès d'elles que de timides esclaves. J'ai dans ce moment un sentiment de reconnaissance pour les femmes faciles, qui m'amène naturellement à vos pieds. Je m'y prosterne pour obtenir mon pardon, et j'y finis cette trop longue lettre. Adieu, ma très belle amie: sans rancune.

*Du château de..., 5 août 17\*\**

**Lettre LXXXI****La marquise de Merteuil au vicomte de Valmont**

Que vos craintes me causent de pitié! combien elles me prouvent ma supériorité sur vous! et vous voulez m'enseigner, me conduire? Ah! mon pauvre Valmont, quelle distance il y a encore de vous à moi! Non, tout l'orgueil de votre sexe ne suffirait pas pour remplir l'intervalle qui nous sépare. Parce que vous ne pourriez exécuter mes projets, vous les jugez impossibles! Être orgueilleux et faible, il te sied bien de vouloir calculer mes moyens et juger de mes ressources! Au vrai, Vicomte, vos conseils m'ont donné de l'humeur, et je ne puis vous les cacher.

Que pour masquer votre incroyable gaucherie auprès de votre Présidente, vous m'étaliez comme un triomphe d'avoir déconcerté un moment cette femme timide et qui vous aime, j'y consens; d'en avoir obtenu un regard, un seul regard, je souris et vous le passe. Que sentant, malgré vous, le peu de valeur de votre conduite, vous espériez la dérober à mon attention, en me flattant de l'effort sublime de rapprocher deux enfants qui, tous deux, brûlent de se voir, et qui, soit dit en passant, doivent à moi seule l'ardeur de ce désir; je le veux bien encore. Qu'enfin vous vous autorisiez de ces actions d'éclat, pour me dire d'un ton doctoral, qu'*il vaut mieux employer son temps à exécuter ses projets qu'à les raconter*; cette vanité ne me nuit pas, et je la pardonne. Mais que vous puissiez croire que j'aie besoin de votre prudence, que je m'égarerais en ne déférant pas à vos avis, que je dois leur sacrifier un plaisir, une fantaisie: en vérité, Vicomte, c'est aussi vous trop enorgueillir de la confiance que je veux bien avoir en vous!

Et qu'avez-vous donc fait, que je n'aie surpassé mille fois? Vous avez séduit, perdu même beaucoup de femmes: mais quelles difficultés avez-vous eues à vaincre? quels obstacles à surmonter? où est le mérite qui soit véritablement à vous? Une belle figure, pur effet du hasard; des grâces, que l'usage donne presque toujours, de l'esprit à la vérité, mais auquel du jargon suppléerait au besoin; une impudence assez louable, mais peut-être uniquement due à la facilité de vos premiers succès; si je ne me trompe, voilà tous vos moyens: car, pour la célébrité que vous avez pu acquérir, vous n'exigerez pas, je crois, que je compte pour beaucoup l'art de faire naître ou de saisir l'occasion d'un scandale.

Quant à la prudence, à la finesse, je ne parle pas de moi: mais quelle femme n'en aurait pas plus que vous? Eh! votre Présidente vous mène comme un enfant.

Croyez-moi, Vicomte, on acquiert rarement les qualités dont on peut se passer. Combattant sans risque, vous devez agir sans précaution. Pour vous autres hommes, les défaites ne sont que des succès de moins. Dans cette partie si inégale, notre fortune est de ne pas perdre, et votre malheur de ne pas gagner. Quand je vous accorderais autant de talents qu'à nous, de combien encore ne devrions-nous pas vous surpasser, par la nécessité, où nous sommes d'en faire un continuel usage!

Supposons, j'y consens, que vous mettiez autant d'adresse à nous vaincre, que nous à nous défendre ou à céder, vous conviendrez au moins, qu'elle vous devient inutile

après le succès. Uniquement occupé de votre nouveau goût, vous vous y livrez sans crainte, sans réserve: ce n'est pas à vous que sa durée importe.

En effet, ces liens réciproquement donnés et reçus, pour parler le jargon de l'amour, vous seul pouvez, à votre choix, les resserrer ou les rompre: heureuses encore, si dans votre légèreté, préférant le mystère à l'éclat, vous vous contentez d'un abandon humiliant, et ne faites pas de l'idole de la veille la victime du lendemain!

Mais qu'une femme infortunée sente la première le poids de sa chaîne, quels risques n'a-t-elle pas à courir, si elle tente de s'y soustraire, si elle ose seulement la soulever? Ce n'est qu'en tremblant qu'elle essaie d'éloigner d'elle l'homme que son cœur repousse avec effort. S'obstine-t-il à rester, ce qu'elle accordait à l'amour, il faut le livrer à la crainte:

Ses bras s'ouvrent encore, quand son cœur est fermé.

Sa prudence doit dénouer avec adresse, ces mêmes liens que vous auriez rompus. À la merci de son ennemi, elle est sans ressource, s'il est sans générosité: et comment en espérer de lui, lorsque, si quelquefois, on le loue d'en avoir, jamais pourtant on ne le blâme d'en manquer?

Sans doute, vous ne nierez pas ces vérités que leur évidence a rendues triviales. Si cependant vous m'avez vue, disposant des événements et des opinions, faire de ces hommes si redoutables le jouet de mes caprices ou de mes fantaisies; ôter aux uns la volonté, aux autres la puissance à me nuire; si j'ai su tour à tour, et suivant mes goûts mobiles, attacher à ma suite ou rejeter loin de moi.

Ces tyrans détrônés devenus mes esclaves; si, au milieu de ces révolutions fréquentes, ma réputation s'est pourtant conservée pure; n'avez-vous pas dû en conclure que, née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre, j'avais su me créer des moyens inconnus jusqu'à moi?

Ah! gardez vos conseils et vos craintes pour ces femmes à délire, et qui se disent à *sentiment*; dont l'imagination exaltée ferait croire que la nature a placé leurs sens dans leur tête; qui, n'ayant jamais réfléchi, confondent sans cesse l'amour et l'amant; qui, dans leur folle illusion, croient que celui-là seul avec qui elles ont cherché le plaisir, en est l'unique dépositaire; et vraies superstitieuses, ont pour le prêtre, le respect et la foi qui n'est dû qu'à la divinité.

Craignez encore pour celles qui, plus vaines que prudentes, ne savent pas au besoin consentir à se faire quitter.

Tremblez surtout pour ces femmes actives dans leur oisiveté, que vous nommez *sensibles* et dont l'amour s'empare si facilement et avec tant de puissance; qui sentent le besoin de s'en occuper encore, même lorsqu'elles n'en jouissent pas; et s'abandonnant sans réserve à la fermentation de leurs idées, enfantent par elles ces lettres si douces, mais si dangereuses à écrire; et ne craignent pas de confier ces preuves de leur faiblesse à l'objet qui les cause: imprudentes, qui, dans leur amant actuel, ne savent pas voir leur ennemi futur.

Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées? quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes? je dis mes principes, et je le dis à dessein: car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude, ils sont le fruit de mes profondes réflexions; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage.

\*\*\*\*\*

### **Libertinage – un cartésianisme détourné? Comparaisons**

Mme de Merteuil: « Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. » (Lettre LXXXI)

Valmont à Merteuil: « Jusque-là, ma belle amie, vous me trouverez, je crois, une pureté de méthode qui vous fera plaisir; et vous verrez que je ne me suis écarté en rien des vrais principes de cette guerre, que nous avons remarqué souvent être si semblable à l'autre. » (Lettre CXXV)

Descartes: « (...) le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, est de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées. »

Descartes: « (...) en toutes les neuf années suivantes, je ne fis autre chose que rouler çà et là dans le monde, tâchant d'y être spectateur plutôt qu'acteur en toutes les comédies qui s'y jouent; et faisant particulièrement réflexion, en chaque matière, sur ce qui la pouvait rendre suspecte et nous donner occasion de nous méprendre, je déracinais cependant de mon esprit toutes les erreurs qui s'y étaient pu glisser auparavant. »

Mme de Merteuil: « Cette première nuit, dont on se fait pour l'ordinaire une idée si cruelle ou si douce, ne me présentait qu'une occasion d'expérience: douleur et plaisir, j'observais tout exactement, et ne voyais dans ces diverses sensations, que des faits à recueillir et à méditer. (...). Je ne désirais pas de jouir, je voulais savoir... » (Lettre LXXXI)

Descartes: « (...) j'étais une substance dont toute l'essence ou la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu, ni ne dépend d'aucune chose matérielle. En sorte que ce moi, c'est-à-dire l'âme, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps... ».

## Nicolas Edme Restif de la Bretonne

(23. 10. 1734 Sacy – 3. 2. 1806 Paris)

La complexité et la variété de l'écriture romanesques de la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle correspondent au besoin d'exprimer les nouvelles dimensions de l'individu et de la société, de refléter la nouvelle réalité, de formuler la nécessité des changements. La diversité, parfois jusqu'à la contradiction, caractérise l'œuvre de plusieurs auteurs. Ainsi Restif de la Bretonne est à la fois élève de Rousseau et libertin. En dosages variés, le goût du libertinage pimente sa transposition autobiographique *Monsieur Nicolas* (1796), ses proses *Le Pied de Fanchette* (1769), *Sara ou la dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans* (1783) ou bien les quarante-deux volumes des *Contemporaines ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*. Issu du milieu campagnard, Restif de la Bretonne critique la société urbaine tout en gardant la nostalgie de la société villageoise: *Le Paysan perverti* (1775), *La Vie de mon père* (1779), *La Paysanne pervertie* (1784). Il suit Rousseau dans *L'École des pères ou le Nouvel Émile* (1776) et, comme lui, il propose des réformes sociales et autres – *Le Pornographe* (prostitution), *Le Thesmographe* (société communautaire), *Le Mimo-graphe* (théâtre), *Le Glossographe* (langue). Les récits rassemblés dans les *Nuits de Paris* (1788) s'inspirent des flâneries nocturnes à travers la capitale dont ils saisissent la face cachée.

### La Paysanne pervertie (1784)

À la fois roman de mœurs, roman sentimental, roman libertin sur le détournement d'une jeune fille innocente et sa dépravation dans le milieu urbain, *La Paysanne pervertie* annonce les noires couleurs du mélodrame. La vengeance est le motif du séducteur qui clame haut, ici, sa victoire.

Infâme! tu cherches ta fille! elle est à Paris. Je l'ai déshonorée, avilie, fait passer par cent mains différentes; les plus vils des hommes l'ont... *humiliée*. Reconnais la vengeance! cette passion que tu chéris, que tu as si cruellement exercée sur un chef-d'œuvre de beauté, n'est jamais stérile; chaque jouissance la féconde: la tienne a enfanté cent mille indignités qu'essuie ta fille... Je ne forme qu'un désir, c'est de voir ta rage, ton impuisante fureur. Je tiens à présent ta fille entre mes mains; je l'ai séduite, corrompue; j'ai gagné sa gouvernante, qui me l'a livrée chez toi: je l'ai ensuite enlevée... Je la tiens; un lieu infâme est son palais; elle y est soumise à tous les caprices de la plus vile espèce des hommes... Je te dévoue aux furies par cet écrit. Lis, lis-le, infâme! lis, lis-le! tu me venges de toi, en le lisant. Lis donc, infâme profanateur de la beauté, de la jeunesse, de la volupté, lis, lis, lis! Enfonce toi-même, par tes yeux, le poignard d'*Alecto* dans ton mauvais cœur... Je te brave; tu ne me découvriras pas. Et quand tu me découvrirais? qu'en serait-il? Que nous péririons ensemble. Tu sais ce que tu as fait à Ursule R\*\*? Eh bien, ta fille, ta chère fille, l'objet de ta tendresse, de tes complaisances, en a souffert autant... autant, jusqu'au nègre... et pis encore. Tu la verras, quand il en sera temps. Tes yeux paternels la verront fanée, flétrie, dégradée, malade... C'est ton sang: il est coupable.

Adieu.

*Lettre CXXI. 1784.*

## Nuits de Paris (1788)

Ces récits du flâneur nocturne annoncent le réalisme du 19<sup>e</sup> siècle. Les titres sont révélateurs: La fille sauvée, La femme violentée, L'impudente, La fille de joie, La Nuit des Halles, Les violateurs de sépultures, La morte vivante, L'assassiné, etc. L'observation réaliste se mêle à un imaginaire quasi fantastique: la frontière qui les sépare est parfois indécidable.

### Le tonnerre nocturne

Le temps s'était couvert pendant ma lecture. À ma sortie, un orage épouvantable commençait. Les éclairs éblouissaient; une pluie à larges gouttes bruissait comme la grêle. Bientôt les échenés saillants versèrent à seaux leur eau fétide sur les imprudents qui avaient trop prolongé leur promenade au-dehors. On était dans le premier quartier de la lune; point de lumière; on aurait dit que les ténèbres avaient de la densité. Les éclats de la foudre, précédés d'une lumière tremblotante, redoublaient la pluie fouettée par le vent. Les rues devinrent des lacs et les ruisseaux des fleuves. Je marchais néanmoins et je me disais: « Dans la capitale de la France, au XVIII<sup>e</sup> siècle, pas un abri public! Point de conduits souterrains pour les eaux pluviales!... » J'étais enveloppé dans mon manteau jusqu'aux yeux. Un éclair brûlant, suivi d'un horrible coup de tonnerre, interrompit mes réflexions. Au même instant, j'entendis un cri aigu. C'était une femme, un homme et deux jeunes personnes, qui revenaient de la promenade hors de Paris et qui, sans prévoyance, s'étaient arrêtés aux premières gouttes d'eau, tandis qu'il fallait doubler le pas. L'orage ne permettait plus de quitter un demi-abri, qui ne garantissait pas leurs jambes. La femme était enceinte et venait d'être si fort effrayée par le cri de l'une des jeunes filles qu'elle s'était blessée. Point de secours à espérer. Le vent, la pluie, le tonnerre faisaient un bruit épouvantable. Je connaissais le quartier; je tâchai de porter la femme jusqu'à une allée dont je savais le secret; le mari m'aida; les deux jeunes personnes pouvaient à peine se soutenir. Le large ruisseau de la vieille rue du Temple était à traverser: nous entreprîmes de le franchir. Au milieu, le pied vint à manquer au mari et je demeurai chargé de tout le fardeau. J'entrai, par la rue des Rosiers, dans celle des Écouffes; j'ouvris la porte de l'allée d'une fruitière et nous fûmes à l'abri. La femme accoucha. Nous étions dans un embarras étrange. J'allai frapper au premier. On s'éveilla difficilement. « Sauvez la vie à une pauvre femme! » dis-je à ces bonnes gens. On alluma une lampe, on descendit, on trouva la femme presque mourante. Nous la montâmes, nous la mîmes au lit; on la réchauffa, on soigna l'enfant; la fruitière était toute activité. J'obligeai le mari et les deux jeunes personnes, ses sœurs, à se rendre chez eux, la pluie étant cessée; je leur recommandai de se mettre au lit en arrivant, de se reposer et de ne revenir qu'après quelques heures de sommeil. Je m'en allai aussi; j'étais trempé jusqu'aux os et je pouvais dire comme Panurge, l'eau de mes souliers me sort par le collet de ma chemise. Quant à l'accouchée, elle était aussi bien qu'elle pouvait être.

### La chiffonnière

Je m'en revenais en rêvant, suivant mon usage.

Dans la rue Pavée, presque vis-à-vis l'hôtel de Lamoignon, j'aperçus à terre quelque chose de noir, qui se mouvait. Cela ressemblait à un gros chien. Je redoute cet animal depuis que j'en ai été mordu dans mon enfance. Je tressaillis. Un cri plaintif et profond, mais moins effrayant pour moi que l'aboïement d'un chien, me fit présumer que c'était une créature humaine. Je m'approchai, les cheveux hérissés de terreur. C'était une vieille chiffonnière, ivre d'eau-de-vie, couchée par terre, la tête appuyée sur un sac, où étaient enfermés quelques chiens et quelques chats, qu'elle avait assommés pour en avoir la chair et la peau. Je l'éveillai. « Allons, la mère, levez-vous! Votre sommeil doit vous avoir rafraîchie. Où demeurez-vous? » Elle s'éveilla un peu... « Pas moins de douze sous le gros matou! Je le guette depuis trois soirs. Il appartient à une dévote; il est gras à lard; la peau est belle. » Et elle le tira du sac; il remuait encore! « Levez-vous! – Les deux petits chiens? Ils n'ont que six mois: c'est tendre comme rosée! On m'en a fait manger dimanche, à la Maison-Blanche, pour du lapin de garenne. Le pâtissier du faubourg en fait son hachis. Le charcutier de la Barrière en bonifie ses cervelas. » Elle les étala. « Ma bonne! je ne suis ni guinguettier, ni pâtissier, ni marchand de cochon. – Qu'es-tu donc pour me tirer les vers du nez? Passe ton chemin! » Et elle voulut m'allonger un coup de crochet. Je fus obligé de me retirer.

### La morte vivante

Il n'était que minuit, lorsque je me trouvai devant un cimetière. Je vis des garçons-chirurgiens errer autour de la porte. J'appris d'un homme du voisinage, qui rentrait chez lui, qu'on avait enterré, le soir même, une jeune fille de dix-huit ans. Les chirurgiens entrèrent, lorsque je me fus retiré. Mais je les observais. Ils emportèrent la bière, après en avoir enlevé une planche, pour reconnaître le corps. Je les vis entrer dans une petite rue étroite et sale, où il y avait un amphithéâtre. Ce trait ressemble beaucoup à celui que j'ai déjà rapporté; mais les détails en sont bien différents. La fraîcheur de la terre avait ranimé la jeune fille; elle soupira, dès qu'on eût ôté la planche. Les garçons-chirurgiens n'en furent que plus empressés à l'emporter. Arrivés à leur amphithéâtre secret, dans lequel était un lit, ils l'y déposèrent et employèrent, pour achever de la ranimer, les fomentations les plus douces. Elle revint. Ils lui administrèrent un cordial, et, en très peu de temps, elle recouvra une entière connaissance. Elle fut très surprise de se voir en pareille société. Ils la rassurèrent par les plus grands égards. Ils lui dissimulèrent la situation d'où ils l'avaient retirée, de peur de lui causer un saisissement; ils lui firent entendre qu'elle avait été dans un état désespéré, qui avait obligé ses parents à la leur confier. Elle eut une seconde attaque de sa maladie, qui lui était causée par un développement trop violent des facultés physiques et morales. Ils la calmèrent d'une manière, qui n'aurait pas eu lieu chez ses parents.

## Donatien Alphonse François, marquis de Sade

(2. 7. 1740 Paris – 2. 12. 1814 Charenton)

À part – dans le registre rationaliste, mais résolument anti-humaniste – se situe l'œuvre du « divin marquis ». Comme autant de philosophes de son temps, lui aussi propose une réforme de l'homme qui devrait vivre selon la nature. Seulement, sa vision de la nature est foncièrement différente de celle de Rousseau – c'est la loi du plus fort, de la vie et du bonheur des uns au prix de la vie et du bonheur des autres. C'est en ce sens qu'il convient d'interpréter ses nombreux romans, à la fois philosophiques, pédagogiques et libertins: *Les Cent Vingt Journées de Sodome* (1785), *Justine ou les malheurs de la vertu* (1791), *La Philosophie dans le boudoir* (1795), *La Nouvelle Justine, suivie de l'Histoire de Juliette, sa sœur ou les Prospérités du vice* (1797), etc.

### La Nouvelle Justine, suivie de l'Histoire de Juliette, sa sœur ou les Prospérités du vice (1797)

On appelle conscience, ma chère Juliette, cette espèce de voix intérieure qui s'élève en nous à l'infraction d'une chose défendue, de quelque nature qu'elle puisse être: définition bien simple, et qui fait voir du premier coup d'œil que cette conscience n'est l'ouvrage que du préjugé reçu par l'éducation, tellement que tout ce qu'on interdit à l'enfant lui cause des remords dès qu'il l'enfreint, et qu'il conserve ses remords jusqu'à ce que le préjugé vaincu lui ait démontré qu'il n'y avait aucun mal réel dans la chose défendue.

N'éprouvons-nous pas ce que je te dis dans tous les prétendus crimes où la volupté préside? Pourquoi ne se repent-on jamais d'un crime de libertinage? Parce que le libertinage devient très promptement une habitude. Il en pourrait être de même de tous les autres égarements; tous peuvent, comme la lubricité, se changer aisément en coutume, et tous peuvent, comme la luxure, exciter dans le fluide nerval un chatouillement qui, ressemblant beaucoup à cette passion, peut devenir aussi délicieux qu'elle, et par conséquent, comme elle, se métamorphoser en besoin.

Ô Juliette, si tu veux, comme moi, vivre heureuse dans le crime... et j'en commets beaucoup, ma chère... si tu veux, dis-je, y trouver le même bonheur que moi, tâche de t'en faire, avec le temps, une si douce habitude, qu'il te devienne comme impossible de pouvoir exister sans le commettre; et que toutes les convenances humaines te paraissent si ridicules, que ton âme flexible, et malgré cela nerveuse, se trouve imperceptiblement accoutumée à se faire des vices de toutes les vertus humaines et des vertus de tous les crimes: alors un nouvel univers semblera se créer à tes regards; un feu dévorant et délicieux se glissera dans tes nerfs, il embrasera ce fluide électrique dans lequel réside le principe de la vie. Assez heureuse pour vivre dans un monde dont ma triste destinée m'exile, tu formeras de nouveaux projets, et chaque jour leur exécution te comblera d'une volupté sensuelle qui ne sera connue que de toi. Tous les êtres qui t'entoureront te paraîtront autant de victimes dévouées par le sort à la perversité de ton cœur; plus de liens, plus de chaînes, tout disparaîtra promptement sous le flambeau de tes désirs,

aucune voix ne s'élèvera plus dans ton âme pour énerver l'organe de leur impétuosité, nuls préjugés ne militeront plus en leur faveur, tout sera dissipé par la sagesse, et tu arriveras insensiblement aux derniers excès de la perversité par un chemin couvert de fleurs. C'est alors que tu reconnaîtras la faiblesse de ce qu'on t'offrait autrefois comme des inspirations de la nature; quand tu auras badiné quelques années avec ce que les sots appellent ses lois. (...)

Prends garde surtout à la religion, rien ne te détournera du bon chemin comme ses inspirations dangereuses: semblable à l'hydre dont les têtes renaissent à mesure qu'on les coupe, elle te fatiguera sans cesse, si tu n'as le plus grand soin d'en anéantir perpétuellement les principes. Je crains que les idées bizarres de ce Dieu fantastique dont on empoisonna ton enfance ne reviennent troubler ton imagination au milieu de ses plus divins écarts: ô Juliette, oublie-la, méprise-la, l'idée de ce Dieu vain et ridicule; son existence est une ombre que dissipe à l'instant le plus faible effort de l'esprit, et tu ne seras jamais tranquille tant que cette odieuse chimère n'aura pas perdu sur ton âme toutes les facultés que lui donna l'erreur.

### **La Philosophie dans le boudoir (1795)**

À quel titre ménagerions-nous donc un individu qui ne nous touche en rien? À quel titre lui éviterions-nous une douleur qui ne nous coûtera jamais une larme, quand il est certain que de cette douleur va naître un très grand plaisir pour nous? Avons-nous jamais éprouvé une seule impulsion de la nature qui nous conseille de préférer les autres à nous, et chacun n'est-il pas pour soi dans le monde? Vous nous parlez d'une voix chimérique de cette nature, qui nous dit de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait; mais cet absurde conseil ne nous est jamais venu que des hommes, et d'hommes faibles. Ce furent les premiers chrétiens qui, journellement persécutés pour leur imbécile système, criaient à qui voulait l'entendre: « Ne nous brûlez pas, ne nous écorchez pas! *La nature dit qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fût fait.* » Imbéciles! Comment la nature, qui nous conseille toujours de nous délecter, qui n'imprime jamais en nous d'autres mouvements, d'autres aspirations, pourrait-elle, le moment d'après, par une inconséquence sans exemple, nous assurer qu'il ne faut pourtant pas nous aviser de nous délecter si cela peut faire de la peine aux autres? Ah! croyons-le, croyons-le, Eugénie, la nature, notre mère à tous, ne nous parle jamais que de nous: rien n'est égoïste comme sa voix, et ce que nous y reconnaissons de plus clair est l'immuable et saint conseil qu'elle nous donne de nous délecter, n'importe aux dépens de qui. Mais les autres, vous dit-on à cela, peuvent se venger... À la bonne heure, le plus fort seul aura raison. Eh bien, voilà l'état primitif de guerre et de destruction perpétuelle pour lequel sa main nous créa, et dans lequel seul il lui est avantageux que nous soyons.

Voilà, ma chère Eugénie, comme raisonnent ces gens-là, et moi j'y ajoute, d'après mon expérience et mes études, que la cruauté, bien loin d'être un vice, et le premier sentiment qu'imprime en nous la nature. L'enfant brise son hochet, mord le téton de sa nourrice, étrangle son oiseau, bien avant que d'avoir l'âge de raison. La cruauté est empreinte dans les animaux, chez lesquels, ainsi que je crois vous l'avoir dit, les lois de la nature se lisent bien plus énergiquement que chez nous; elle est chez les sauvages bien plus rapprochée de la nature que chez l'homme civilisé: il serait donc absurde d'établir qu'elle est une suite de la dépravation. Ce système est faux, je le répète. La cruauté est dans la nature; nous naissons tous avec une dose de cruauté que la seule éducation modifie; mais l'éducation n'est pas dans la nature, elle nuit autant aux effets sacrés de la nature que la culture nuit aux arbres. Comparez dans vos vergers l'arbre abandonné aux soins de la nature, avec celui que votre art soigne en le contraignant, et vous verrez lequel est le plus beau, vous éprouverez lequel vous donnera de meilleurs fruits. La cruauté n'est autre chose que l'énergie de l'homme que la civilisation n'a point encore corrompue: elle est donc une vertu et non pas un vice.

## Jacques Cazotte

(7. 10. 1719 Dijon – 25. 9. 1792 Paris)

Élevé par les jésuites, licencié de droit de l'université de Dijon, il fait carrière comme employé du Ministère de la Marine, détaché en Martinique. Il se fait connaître par ses contes féériques, de tonalité orientale: *La patte du chat* (1741), *Mille et une fadaïses*. *Contes à dormir debout* (1742), *Continuation des Mille et Une Nuit* (1788). Ennemi des encyclopédistes, partisan du mysticisme et de l'illuminisme, conservateur monarchiste, Jacques Cazotte fut une des premières victimes de la terreur révolutionnaire. Son œuvre majeure est *Le Diable amoureux* (1772) où l'imaginaire se greffe sur le roman libertin. L'ouvrage inspirera par sa dimension fantastique et son ésotérisme le conte fantastique du 19<sup>e</sup> siècle. Le roman témoigne en même temps de la présence des nouvelles sensibilités antirationalistes, préromantiques, de la seconde moitié du siècle des lumières.

### Le Diable amoureux (1772)

Un jeune officier, Alvare, convoque par forfanterie le diable à qui il impose d'abord l'apparence d'un chien, puis celle d'une séduisante jeune fille. Ainsi il tombe amoureux de la belle Biondetta qu'il veut épouser. Ce projet sérieux lui permet de résister à la séduction de Biondetta tout au long du voyage de Naples en Espagne où il veut présenter sa fiancée à sa mère. Pris entre la séduction diabolique et sa mère, il est sauvé *in extremis* par l'amour maternel.

Après dîner, on propose une promenade à pied vers les ruines de Portici. Nous sommes en route: nous arrivons. Ces restes des monuments les plus augustes, écroulés, brisés, épars, couverts de ronces, portent à mon imagination des idées qui ne m'étaient pas ordinaires. Voilà, disais-je, le pouvoir du temps sur les ouvrages de l'orgueil et de l'industrie des hommes. Nous avançons dans les ruines, et enfin nous sommes parvenus,

presque à tâtons, à travers ces débris, dans un lieu si obscur, qu'aucune lumière extérieure n'y pouvait pénétrer.

Mon camarade me conduisait par le bras; il cesse de marcher et je m'arrête. Alors un de la compagnie bat le fusil et allume une bougie. Le séjour où nous étions s'éclaire, quoique faiblement, et je découvre que nous sommes sous une voûte assez bien conservée, de vingt-cinq pieds en carré à peu près, et ayant quatre issues. Nous observons le plus parfait silence. Mon camarade, à l'aide d'un roseau qui lui servait d'appui dans sa marche, trace un cercle autour de lui sur le sable léger dont le terrain était couvert, et en sort après y avoir dessiné quelques caractères. « Entrez dans ce pentacle mon brave, me dit-il, et n'en sortez qu'à bonnes enseignes... »

– Expliquez-vous mieux, à quelles enseignes en dois-je sortir?...

– Quand tout vous sera soumis, mais avant ce temps, si la frayeur vous faisait faire une fausse démarche, vous pourriez courir les risques les plus grands. »

Alors il me donne une formule d'évocation courte, pressante, mêlée de quelques mots que je n'oublierai jamais. « Récitez, me dit-il, cette conjuration avec fermeté et appelez ensuite à trois fois clairement *Béelzébuth*, et surtout n'oubliez pas ce que vous avez promis de faire. »

Je me rappelai que je m'étais vanté de lui tirer les oreilles. « Je tiendrai parole, lui dis-je, ne voulant pas en avoir le démenti.

– Nous vous souhaitons bien du succès, me dit-il; quand vous aurez fini, vous nous avertirez. Vous êtes directement vis-à-vis de la porte par laquelle vous devez sortir pour nous rejoindre. »

Ils se retirent.

Jamais fanfaron ne se trouva dans une crise plus délicate: je fus au moment de les rappeler; mais il y avait trop à rougir pour moi; c'était d'ailleurs renoncer à toutes mes espérances. Je me raffermis sur la place où j'étais, et tins un moment conseil. « On a voulu m'effrayer, dis-je; on veut voir si je suis pusillanime. Les gens qui m'éprouvent sont à deux pas d'ici, et à la suite de mon évocation, je dois m'attendre à quelque tentative de leur part pour m'épouvanter. Tenons bon; tournons la raillerie contre les mauvais plaisants. »

Cette délibération fut assez courte, quoiqu'un peu troublée par le ramage des hiboux et des chats-huants qui habitaient les environs, et même l'intérieur de ma caverne.

Un peu rassuré par mes réflexions, je me rassois sur mes reins, je me piète, je prononce l'évocation d'une voix claire et soutenue, et en grossissant le son, j'appelle à trois reprises et à très courts intervalles, *Béelzébuth*.

Un frisson courait dans toutes mes veines, et mes cheveux se hérissaient sur ma tête.

À peine avais-je fini, une fenêtre s'ouvre à deux battants, vis-à-vis de moi, au haut de la voûte: un torrent de lumière plus éblouissante que celle du jour fond par cette ouverture: une tête de chameau horrible, autant par sa grosseur que par sa forme, se présente à la fenêtre; surtout elle avait des oreilles démesurées. L'odieux fantôme ouvre la gueule, et d'un ton assorti au reste de l'apparition, me répond: « *Che vuoi?* »

Toutes les voûtes, tous les caveaux des environs retentissent à l'envi du terrible *Che vuoi?*

Je ne saurais peindre ma situation; je ne saurais dire qui soutint mon courage et m'empêcha de tomber en défaillance à l'aspect de ce tableau, au bruit plus effrayant encore qui retentissait à mes oreilles.

Je sentis la nécessité de rappeler mes forces: une sueur froide allait les dissiper: je fis un effort sur moi. Il faut que notre âme soit bien vaste, et ait un prodigieux ressort; une multitude de sentiments, d'idées, de réflexions touchent mon cœur, passent dans mon esprit, et font leur impression toutes à la fois.

La révolution s'opère, je me rends maître de ma terre. Je fixe hardiment le spectre.

« Que prétends-tu toi-même, téméraire, en te montrant sous cette forme hideuse? »

Le fantôme balance un moment: « Tu m'as demandé, dit-il, d'un ton de voix plus bas...

– L'esclave, lui dis-je, cherche-t-il à effrayer son maître? Si tu viens recevoir mes ordres, prends une forme convenable et un ton soumis.

– Maître, me dit le fantôme, sous quelle forme me présenterai-je pour vous être agréable? »

La première idée qui me vint à la tête étant celle d'un chien: « Viens, lui dis-je, sous la figure d'un épagneul. » À peine avais-je donné l'ordre, l'épouvantable chameau allonge le col de seize pieds de longueur, baisse la tête jusqu'au milieu du salon, et vomit un épagneul blanc, à soies fines et brillantes, les oreilles traînantes jusqu'à terre.

La fenêtre s'est refermée, toute autre vision a disparu, et il ne reste sous la voûte, suffisamment éclairée, que le chien et moi.

Il tournait tout autour du cercle en remuant la queue, et faisant des courbettes. « Maître, me dit-il, je voudrais bien vous lécher l'extrémité des pieds; mais le cercle redoutable qui vous environne me repousse. »